

III.—*A propos de notre littérature nationale,*

PAR NAPOLEON LEGENDRE.

(Lu le 16 mai 1895)

Il peut paraître singulier à plusieurs personnes que je vienne parler ici de notre littérature nationale, puisqu'on prétend que nous n'avons pas de littérature canadienne proprement dite, et que ce qui est écrit par nous fait partie des lettres françaises.

Malgré tout ce qu'il y a de flatteur pour notre amour-propre dans cette glorieuse confusion de nos écrits avec la plus grande, la première littérature du monde entier, je ne suis pas prêt à faire cette admission ; au contraire, je crois que nous avons une littérature qui est bien à nous, et qui, tout en revêtant autant que possible la forme française, c'est-à-dire la forme la plus rapprochée de la perfection idéale, n'en reste pas moins profondément et véritablement canadienne.

C'est peut-être un phénomène assez rare, mais qui, toutefois, n'est pas sans exemple, puisqu'il se retrouve tout près de nous, chez nos voisins des États-Unis, où les lettres, tout en se servant de la langue de Shakespeare, conservent néanmoins tous les caractères distinctifs de leur nouvelle nationalité.

Notre littérature ne date pas de bien loin, car notre histoire elle-même n'embrasse qu'une époque tout à fait récente ; mais elle a déjà accompli une marche ascendante assez remarquable, si l'on considère les circonstances dans lesquelles elle a dû se produire et se développer.

Les hardis pionniers qui colonisèrent le sol de la Nouvelle-France, devenu pour nous le sol de la patrie, n'avaient pas le loisir de songer aux arts ou aux lettres ; mais, avec la pointe de leur sabre, le tranchant de leur hache, ou le soc de leur charrue, ils ont écrit en caractères ineffaçables sur la surface du pays, de glorieuses et sublimes pages qui forment, en quelque sorte, l'héroïque préface de notre histoire nationale. Ces époques étaient des jours de lutttes et de batailles, une littérature en action. Les seuls accents qui éveillaient les échos du grand fleuve et les solitudes de nos forêts étaient les notes stridentes de la trompette et du clairon, les détonations du mousquet, les cris de triomphe des vainqueurs et les plaintes de ceux qui étaient tombés.

Mais, ces temps d'épreuve, de dévouement et de sacrifices n'ont pas été perdus pour les lettres de notre pays. Beaucoup de ces actions valeureuses ont été écrites succinctement par les chroniqueurs de l'époque ; et ces relations forment la mine abondante qu'ont exploitée plus tard et qu'exploitent encore aujourd'hui tous ceux qui veulent s'inspirer aux